

LE COUVENT

Publication mensuelle à l'usage des jeunes filles.

7e année, No 10 — Déc. 1892 — No 70 de la fond.

ABONNEMENT : 25 centins par an. Les abonnements datent du 1er janvier. — On est prié d'adresser toutes les communications concernant la rédaction et l'administration du *Couvent*, à F. A. BAILLAIRGÉ, Pire, au Collège Johette, à Johette, P. Q., Canada.

QUI ?

(9IÈME ARTICLE SUR LA VOCATION).

Il faut *consulter*, pour connaître sa vocation: c'est ce que nous avons démontré dans le dernier article.

Qui faut-il consulter ?

1o. *Le Confesseur*. Cet homme connaît vos forces et vos faiblesses. Il est entré dans la place forte de votre cœur, il en a sondé les coins et recoins. S'il n'a pas pénétré dans l'intime, ouvrez-lui ce sanctuaire ; faites-lui connaître l'ensemble de votre vie au point de vue du bien et des aspirations généreuses, comme au point de vue des défaillances et des aspirations mondaines.

On se juge mal, soi-même. Le confesseur, par la connaissance qu'il a de votre conscience

et de vos penchants, est pour vous sur les hauteurs ! Il peut donc, mieux que tout autre, vous indiquer la route à suivre.

Le confesseur a, de plus, *grâce spéciale* pour la conduite des âmes que la Providence met entre ses mains : raison de plus pour avoir confiance dans sa décision.

Nous verrons, plus tard, quelles sont les autres personnes qu'il est souvent à propos de consulter.

F. A. BAILLAIRGÉ, prêtre.

AUX JEUNES MUSICIENNES

(*La Semaine des Familles*)

Ne cherchez donc pas, jeunes musiciennes, à devenir phénomènes ; soyez heureuses de posséder un talent de société qui vous fera toujours remarquer lors que vous saurez exécuter des phrases mélodiques qui charment les oreilles.

Le principe fondamental de la bonne exécution consiste dans le parfait mécanisme et le sentiment de la mesure. Pour acquérir le premier point, il vous suffira de jouer régulièrement chaque jour quelques uns des exercices de la vélocité de Czerny.

Quant au sentiment de la mesure, ne vous lancez point dans les difficultés de morceaux, et ne mettez pas votre amour-propre à vouloir obstinément déchiffrer une page hérissée de surprises.

Mozart, le roi de la musique, nous a laissé des pages que nous devons toujours consulter : prenez ses sonates : que de charme, quelle élégance trouverez vous à chaque moment !... Croyez moi, jouez-le souvent et ne vous en laissez point.

Mozart est le *rule mecum* de tout musicien. Lors-

que vous jouerez couramment les sonates du grand maître, vous serez d'une force qui vous permettra de triompher facilement de bien grandes difficultés.

Et puis ne croyez que Mozart soit simplement réservé aux élèves ! Jouez Mozart dans n'importe quel salon, et toujours cette musique charmera. Et si je m'obstine autant à vous parler de Mozart, c'est que, pour me servir d'une expression de M. Henri Lacroix dans son *Histoire de musique*, " le génie de Mozart est " dans la grâce, la tendresse ineffable que nul n'a pu " surpasser ; il est aussi dans la merveilleuse pondération de toutes les parties de l'œuvre, dans la clarté, " dans la parfaite pureté de la langue musicale. "

Mozart, est avec Beethoven, le musicien sur lequel on a le plus écrit ; aussi serait-il difficile, en pensant à Beethoven, de dire que Mozart a été le plus grand des musiciens, mais ne peut-on avancer hardiment qu'il a été le plus complet ?

Je feuillette à temps perdu toute cette musique que l'on m'envoie, et, ma foi, les très beaux morceaux sont assez rares. Aussi me contenterai-je de vous en indiquer quelques-uns qui ne sont pas des plus récents, mais se jouent beaucoup encore actuellement :

D'abord, deux charmantes mélodies de F. Hitz : DIMANCHE, FÊTE DE CAMPAGNE, et SOURCE ENCHANTÉE.

Dimanche est une exquise ballade qui a le double mérite d'être écrite dans un style clair et fort peu difficile.

Source enchantée a plus de caractère : le morceau demande à être exécuté avec fermeté, tout en faisant dominer le sentiment mélodieux.

La mazurka brillante d'Adrien Taléxy, FLOCONS DE NEIGE, est un morceau de style et de haute exécution ; je le recommande à mes lectrices, convaincu d'avance qu'il saura trouver auprès d'elles le succès que l'on s'est toujours plu à lui faire.

SEVILLANA, d'Auguste Vincent, vous transportera en Espagne, et vous sentirez sous vos doigts le pincement de la mandoline. Le morceau demande une exécution d'un rythme très cadencé.

Et finissons aujourd'hui par la *Chanson russe* de

François Thomé, qui vous laissera facilement oublier, par son caractère véritablement slave et tout à fait original, les quelques difficultés qui se plaisent à la sillonner.

HENRI D'ALVERNE.



SYMPATHIES

A MADAME CHARLES LAPÉRIÈRE, LÉVIS.

Vous ne pouvez vous faire à l'idée de ne plus trouver votre fille nulle part sur la terre. Cette séparation est excessivement douloureuse pour votre cœur, mais rappelez-vous que nos liens ne se brisent qu'en apparence, Dieu, qui les a formés ici-bas transporte au ciel ceux que nous aimons pour nous forcer à lever les yeux vers leur éternelle habitation. L'œil chrétien regarde l'autre monde, mais l'œil du cœur s'arrête sur un vide désolant.

Vous qui pouvez espérer le salut de votre fille, ne lui enlevez pas la société des anges. Sa vie pieuse, sa mort édifiante, font pré-ager qu'elle jouit d'un bonheur que vous ne pouviez lui promettre ni lui donner. Dites plutôt, en pensant à son absence : Nous nous reverrons bientôt et rien ne viendra plus nous séparer ! Pleurez donc plutôt sur vous que sur elle. Entrons dans les vues de Dieu, qui nous frappe quand il veut, et à l'endroit le plus sensible. La foi seule nous aide à faire ces sacrifices naturellement impossibles. Un chrétien ne peut s'affliger comme ceux qui n'ont pas d'espérance. Parlez peu aux créatures de votre chagrin, mais beaucoup à Dieu. Pleurez, mais résignez-vous. N'oubliez pas que pleurer est un soulagement, mais ce n'est pas aimer, et il faut en tout temps aimer Dieu qui est si bon lors même qu'il nous afflige. Lui reprochez-vous d'avoir récompensé de ses souffrances celle qui lui avait fait un si généreux sacrifice de sa jeunesse, de son bonheur, de ses espérances et de la vie heureuse auprès de vous ?? Rappelez-vous le moment solennel

où le prêtre sans baisser la voix lui vint dire : Sortez, âme chrétienne, sortez de ce monde ! Et comme elle répondit avec un sourire angélique : Oui, mon Dieu, tout de suite si vous le voulez ! Elle était donc prête pour ce voyage sans retour ?

Ah ! je l'avoue vous pourriez pleurer d'avoir vu à son heure suprême que Dieu n'était pas son seul désir, son unique pensée ! Il n'en fut point ainsi, elle est morte comme meurent les saints. Elle s'envoia vers le lieu du bonheur où l'attendait pour la couronner le Dieu quelle aime tant.

Regardez le ciel et ce regard soutiendra votre cœur brisé. Allez devant le tabernacle. Souffrez près de Jésus-Christ ; vous souffrirez en aimant. L'amour adoucit toute chose, et console de rester sur la terre après le départ de ceux que nous aimions plus que nous-mêmes. Les enfants ne sont-ils pas des anges prêtés pas Dieu, qu'il est libre de reprendre quand il le voudra ?

MARIE R. LYONNAIS,
Québec

UN MORCEAU DE PAIN

Echos de M.

La nuit tombait sur un jour terne, bas, enfumé de gros nuages noirs et jaunes, un de ces jours dont la grisaille et morne uniforme enveloppe si fréquemment Paris comme d'un immense linceul et semble rendre plus lourde là qu'ailleurs l'âpre tristesse de l'hiver.

Un brouillard glacé montait de la Seine, s'élevait, s'épaississait peu à peu, bouchant partout comme avec d'énormes paquets de ouate les derniers rayons de lumière.

Dans cette opacité humide, les becs de gaz flambaient, vacillants et timides, avec des lueurs blafarde ; les globes électriques brillaient, mais pâles et affaiblis ; et plus bas, se croisant, sautillant, courant dans tous les sens, les lanternes jaunes, vertes, bleues, rouges des omnibus ou des voitures semblaient d'innombrables feux follets, commandés par un puissant démon pour quelque gigantesque sabbat.

Cinq heures : la vie battait son plein.

Près du pont de la Concorde, en face le Palais-Bourbon, une femme amaigrie, souffreteuse, couverte de haillons, se tenait depuis le matin, demandant l'aumône d'une voix faible, à peine distincte, comme si ce rôle de mendicante l'eût étranglée dans sa gorge.

Sur son bras était couché un enfant de deux ans environ, jeune, maigre, affaibli comme elle par le besoin, les yeux cerclés de bistre.....Et de temps en temps le pauvre petit être poussé par la faim qui le torturait ou le froid contre lequel ses loques usées ne le protégeaient plus, jetait un cri, comme un appel désespéré à la charité des autres.

Alors sa mère ramenée par ce gémissement plaintif à la réalité de sa situation, faisait un suprême effort pour dominer ses répugnances. D'une main pressant sur son cœur le pauvre petit innocent, elle le berçait, le couvrait de caresses pour endormir sa douleur ; de l'autre avec un geste suppliant, elle cherchait à toucher la pitié des passants.

“Mon bon monsieur, murmurait-elle entre ses dents serrées par le froid, donnez moi quelque chose pour l'amour de Dieu !.....ma petite fille n'a pas mangéMa belle dame, ayez pitié..... !”

Mais bien peu parmi tous ces êtres, riches ou

pauvres, artisans ou grands seigneurs qui la frôlaient, courant à leurs affaires, à leur travail ou à leurs plaisirs bien peu prenaient garde à ses prières.

Les uns par avarice ou égoïsme, les autres par négligence ou par calcul, passaient outre sans même jeter un regard sur cette misère navrante.

A Paris on est si souvent trompé par ces étalages d'infortunes ! Il y a tant de voleurs parmi ces mendiants ! Et les manières les plus touchantes d'apitoyer la charité publique ne sont si fréquemment que d'habiles procédés d'escroquerie ! — Hé ! N'a-t-on pas vu de ces mendiants éhontés qui, n'ayant point d'enfants, en louaient ou en empruntaient afin d'augmenter les chances de lucre de leur profession, et au besoin même les pinçaient, les torturaient pour les faire crier et mieux attirer ainsi la compassion des promeneurs ? Ah ! bien sot qui se laisse prendre à de pareilles comédies !

Et bourgeois, gentilshommes, hommes du peuple ou grandes dames passaient, affairés ou méprisants.

Dans toute sa journée la pauvre femme n'avait récolté que quelques sous. C'était du pain pour le moment peut-être, mais cela ne lui procurait ni gîte ni vêtements.

Quoiqu'elle s'attendit un peu à ce triste résultat — ce n'était pas son métier, de mendier, elle ne savait pas — elle eut un douloureux serrement de cœur, devant l'affreuse réalité. Que faire ? Que devenir ?

Ah ! son sort était trop dur ! S'être exposée à la honte de tendre la main, et ne pas en retirer les quelques bénéfices que les mendiants de profession savent si bien en retirer !

Elle le regrettait presque maintenant... Cependant l'impérieuse, l'inéluctable nécessité était là ; il avait bien fallu se rendre et céder.

Son mari, ouvrier maçon, honnête et courageux, mais trop souvent sans travail, aigri par cette devise constante, désespéré de voir sa femme et son enfant souffrir de ces chômages répétés, les avait quittés deux mois auparavant, brusquement, dans un mouvement de colère, mais dans un bon but tout de même, celui d'aller chercher de l'ouvrage qu'on lui avait enseigné du côté de Melun.

Seulement il ne laissait à la maison du pain que pour quatre jours et pas un sou pour payer le loyer. Quand ces maigres ressources avaient été épuisées, ç'avait été la misère noire, atroce. Quelques jours encore, des voisins charitables, qui estimaient son honnêteté laborieuse, avaient eu pitié de sa détresse, l'avaient secourue. Mais tout cela ne faisait que retarder la catastrophe sans la prévenir.

Le propriétaire, lui, ne s'était pas d'ailleurs montré aussi tendre. Pas d'argent pour payer le terme, pas de meubles pour garantir la solvabilité : il avait fallu déguerpir. Le matin même on les avait jetées sur le pavé, elle et sa fille, avec leurs pauvres hardes.

Et rien, rien autour d'elles pour les secourir ; pas de logis, pas de feu, pas de vêtements, pas de pain. Toujours aucune nouvelle du père : on ne savait même pas où le prendre pour l'avertir. C'était à perdre la tête.. elle s'était alors décidée, hélas ! sans grand succès, à implorer la charité de la foule.

...Maintenant la nuit était tout à fait venue, les passants se faisaient plus rares sur le pont ; les Tuileries et la Concorde étaient déjà noyées d'ombre. Où aller, mon Dieu ?

Tout à coup, une dernière lueur d'espoir la ranima : une idée lui était venue.

Un peu plus loin, là-bas, sur les grands boulevards, le rendez-vous du monde élégant, peut-être trouverait-elle cœurs plus larges et bourses plus facilement ouvertes.

Elle remonta la rue Royale, passa devant la Madeleine dont la silhouette aplatie se distinguait plus que vaguement dans la brume toujours plus épaisse, et, suivant le boulevard, elle alla s'installer dans un renfoncement à demi obscur—sa timidité la retenait encore — à l'angle de la rue Caumartin.

Partout, devant elle, c'était un débordement de richesse, de vie, de bien être et de luxe.

Ces devantures de bijoutiers ruisselantes de pierreries, ces cafés encombrés d'une foule élégante, ces étalages chatoyants où s'entassaient mille faufreluches féminines, ces amoncellements de fleurs exotiques ou rares, destinées à être vendues des prix fous, à devenir les objets de fantaisies ruineuses ou coupables...tout cela n'était-il pas pour la malheureuse la plus terrible des épreuves, la plus sanglante des ironies?

Trop aigrie par la souffrance pour être résignée, elle eut un cri de rage contre l'injuste mégalite des conditions ici-bas. Puis, avec la réflexion, la raison revint, à défaut de résignation : à quoi bon la maugréer?...ne valait-il pas mieux subir son sort sans se plaindre ? Dieu peut-être aura-t-il pitié d'elle un jour ?

De nouveau, la fillette, qui s'était assoupie sur son bras, s'éveilla en criant, et la mère, oubliant ses rancunes, reprit d'une voix épuisée :

“Messieurs, mesdames, pour l'amour de Dieu, ayez pitié... donnez du pain à ma fille qui n'a pas mangé...”

Sur la chaussée les voitures de maîtres, empor-

tées par de fringants attelages, traversaient la pénombre, rapides et légères, revoyant, dans le scintillement des globes électriques, comme des éclaboussures de luxe.

Sur le trottoir des hommes passaient, de riches désœuvrés pour la plupart, emmitouffés dans leur pelisse de fourrure, la cigarette aux lèvres, se rendant au Grand Club, où l'on achève une journée remplie de futilités en jetant cent louis sur le tapis vert.

« Ayez pitié, mes bons messieurs ! » répétait la voix éteinte de la mendicante.

Mais les membres du Grand-Club aussi bien que les petits rentiers, filaient sans même se retourner, les mains dans leurs poches, poussés par le froid et comme pressés d'échapper aux poursuites pourtant bien discrètes de cette quémandeuse.

Elle resta là une heure, l'infortunée, transie, affamée, désespérée.

Que devenir sans abri ?

Elle avait bien entendu parler quelquefois de l'hospitalité de nuit qui reçoit les pauvres gens sans foyer ; mais elle ne savait pas où c'était et n'osait même pas le demander.

Sept heures sonnèrent.

Elle fit quelques pas, tremblante, hésitante, murmurant encore machinalement, par habitude, sans plus penser :

« Du pain... Nous avons faim !... »

Un ouvrier, son panier au bras, passait, revenant de son travail sans doute, et faisant résonner l'asphalte sous le pas pressé de ses lourds souliers ferrés.

Il entendit cette plainte, s'arrêta, ouvrit son panier, et en tirant un gros morceau de pain, accompagné d'une tranche de jambon, il les tendit à la mendicante.

« Tenez, ma pauvre femme, dit-il bien simplement, c'est tout ce que j'ai... »

« On l'attendait peut-être aussi avec impatience, là-bas, chez moi, ajouta-t-il avec un soupir, mais vous aussi vous en avez besoin, prenez... »

Au lieu de s'avancer pour recevoir cette aumône, la pauvre femme s'était arrêtée, clouée au sol par la surprise et l'émotion ; tandis que la fillette, tout à fait réveillée par le son de cette voix connue, s'était soulevée et agitait ses petites mains en criant joyeusement :

« Papa ! papa ! .. »

Cette fois l'ouvrier avait regardé ; et en reconnaissant sa femme et sa fille, dans le saisissement de son étonnement et de sa honte, il ne put réprimer une exclamation de colère sourde.

Mais subitement ranimée et heureuse, la jeune femme lui ferma la bouche avec un geste de noble résignation.

« Jean, mon pauvre Jean, murmurait-elle appuyée à son bras, c'est la main de Dieu qui t'a conduit ici, il a voulu récompenser ta charité ; tu vois, sans le généreux mouvement de ton cœur, tu ne nous aurais peut-être jamais retrouvés ; oh ! remercie-le bien, le bon Dieu... Nous sommes sauvés maintenant.

Lui pourtant, les yeux à terre, les bras tombants, semblait écrasé, anéanti. A son regard, elle comprit ce qui se passait dans son cœur et elle essaya de le consoler.

« Ce n'était rien, ils avaient été victimes des circonstances d'une déplorable fatalité, voilà tout ; mais maintenant qu'ils étaient réunis, il ne se quitteraient plus, ils seraient toujours heureux... »

Mais l'ouvrier était monté contre lui, contre les événements, contre tout ; il éclata en imprécations :

« Ah ! imprudent, fou qu'il était d'avoir quitté la

maison dans ce mouvement de désespoir !... Il avait trouvé de l'ouvrage, sans doute, il avait gagné quelque chose ; mais devait-il attendre si longtemps pour revenir ? N'aurait-il pas du penser que sans argent, sans pain, sans ressources, les deux pauvres malheureuses étaient exposées à mourir de faim, dans la rue ? Non, vraiment, il fallait qu'il eût perdu la tête pour agir ainsi ! .. »

Il se frappait la poitrine, s'arrachait les cheveux, s'emportait ou s'humiliait tour à tour.

La mendiante le laissait dire, exhaler sa mauvaise humeur ; elle était heureuse et réconfortée maintenant ; et la fillette oubliant sa faim, disait toujours : « papa, papa ! » avec un petit cri joyeux.

« Nom de nom ! répétait l'ouvrier, faut-il que je sois sot tout de même ! Avoir laissé mentir ma femme, quand je pouvais.. »

Mais de nouveau la jeune femme le calma, et l'entraînant doucement, se mit, pour faire diversion, à lui parler de ses projets d'avenir :

Puisqu'il avait un peu d'argent maintenant, ils trouveraient bien un autre logement à Greneille, pas trop loin de l'an cien, une grande pièce bien aérée, avec peut être un petit jardinet... L'été serait bientôt venu, le travail reprendrait, ils feraient des économies, ils deviendraient riches...

Lui ne l'écoutait guère, mais se laissait emmener tout de même, machinalement, la tête basse, grognant toujours.

Alors ils redescendirent doucement vers la Seine ; et cette fois, en passant devant la Madeleine, endormie dans le brouillard, la mendiante tout à l'heure désespérée, laissa monter de son cœur une fervente action de grâces pour tout le bonheur qui lui arrivait.

PAUL DE GARROS.

RETRACTATION.

Je sous-igné, A. Filiberteault, Directeur-Gérant de la *Canada-Renne*, achetelement poursuivi, pour libelle, devant la Cour du Banc de la Reine siégeant en matières criminelles, dans le district de Joliette, pour avoir publié le cinq de novembre dernier (1892), dans le journal appelé *Canada-Renne*, un écrit diffamatoire contre Messire Frédéric Alexandre Baillairgé, prêtre et professeur de théologie au Collège Joliette, sous la forme d'une réponse à une prétendue lettre datée de Soré, le vingt-huit d'octobre dernier (1892) et signée "un Père de famille," confesse, par les présentes, que le dit écrit est injurieux, calomnieux et mensonger, et que je ne suis ni justifiable ni excusable de l'avoir publié.

Je rétracte cet article en son entier, et prie Messire Baillairgé d'accepter mes excuses.

En considération de cette rétractation et de l'engagement que je prends de payer tous les frais de la dite poursuite, ainsi que les frais de l'action civile instituée contre la "Compagnie de publication du *Canada-Renne*" pour dommages, je prie le dit Messire Baillairgé de ne pas procéder outre dans ses dites poursuites pour libelle, tant au civil qu'au criminel.

Je m'engage à faire publier la présente rétractation dans la *Canada-Renne*, la *Parvia*, l'*Électeur*, le *Canada* et le *National* de Lowell, et je consens que le dit Messire Baillairgé la fasse publier où bon lui semblera. Fait en double.

Joliette, 15 décembre 1892.

A. FILIBERTEAULT.

C'est, plus que jamais, le temps de payer votre abonnement pour 1892.

La gymnastique intellectuelle est remise au prochain numéro.

TABLE DES MATIERES

DE LA 7IÈME ANNÉE DU " COUVENT " : 1892.

A chacun sa voie, 1er article sur la vocation	F. A. Baillaigé	1
On se trouve le bonheur	X.	2
Amusements Mathématiques, J. A. Chaussé,	4,22,52,127	
Jesus, Mary, Joseph, (acrostiche)	Julius Valentin	6
La première confession	Zénaïde Fleuriot	6

Melle Berthe Delcros de Mirman

	<i>Messenger</i> ,	10 et suiv.
Sauce blanche	Clara Reid	13
Gymnastique Intellectuelle	13,21,36,55,78,81 bis,	147
Quelques dates remarquables de l'histoire du Canada	C. Reid. V. Leprohon	15
Si vous la perdez, vous perdez trois choses précieuses (2ième art. sur la vocation.)	F. A. B.	17
Saint Dominique et les anges	L'Ange Gardien	18
Délicieux gateau au thé	Anne Marie D.	19
Indications pour les voyageurs se dirigeant vers le Paradis	X.	20

Quasi-Bachelière, de la Semaine des Familles

	Par Eva Gatouil	25 et suivantes
L'ananas (3ième article sur la vocation)	F. A. B.	33
Le rosaire du vieux chinois	<i>Moniteur Acadien</i>	35
Le coucher du soleil	V. B.	38
Rose-Alma Marchesseault (nécrol.)	Une amie	39
Champ libre, (4me article sur la vocation)	F. A. B.	49
Séance chez les Ursulines des Trois-Rivières	X.	54
La mère d'amour et de douleur, (bibliographie)	H. M.	58
Le souvenez-vous	J. L'Hermite	59,70

Madame G. F. Baillairgé	F. A. B.	65
Un second moyen pour connaître sa vocation, 5me article sur la vocation	F. A. B.	68
Le 3 mai au Pensionnat de St-Boniface	Une Élève	73
Traitements domestiques pour les maux légers	Médecin	76
Revue de musique au couvent de la Congrégation, Joliette	X	77
Vacances	F. A. B.	81
Traitements domestiques pour les maux légers	<i>Journal d'Hygiène</i>	81 bis
Christophe Colomb, (Ode-Symphonique) Paroles de Mess. Mery, Ch. Chaubet		83
Traité classique d'Economie Politique, (Préface)	F. A. B.	99
Ne rien négliger, sixième article sur la vocation	F. A. B.	103
Ce que j'aime	V. B.	104
Locutions proverbiales (origine)	X. X. X.	107
Le secret de leurs Malheurs	J. E.	109
Biscuits au sucre	A. Bonconseil	111
Rêves brisés, ou le départ d'un Ange	Maria E. D. L.	111
The truth in splinters	The Catholic Youth	112
Conseils aux enfants : Prière à Dieu	Bossuet	112
Le bonheur du ciel et le moine Alfus	<i>L'Ange Gardien</i>	113
Observer, (septième article sur la vocation)	F. A. B.	119
Les Morts	X.	120
La Saint-François d'Assise au Pensionnat	L. R. Dufresne	121
Bas-Relief	X.	124
La fleur du souvenir	Virginie B	125
Thanks to our good God	<i>Donohoe's Magazine</i>	128
Le mémorial de l'Ange Gardien	Marie David	129
De l'apprentissage de la cuisine	Mlle E. Wirth	132

Calendrier de 1893	<i>La Minerve</i>	133
In november	<i>The Catholic Youth</i>	133
Consulter, (8ième article sur la vocation)	F. A. B.	135
Derniers conseils d'une mère chrétienne à ses enfants	Mme A. Cochin	136
Une larme de Saint-Vincent de Paul	X.	137
The cradle is empty ! Baby's gone	Marie Lyonnais	138
Les Ursulines des Trois-Rivières (bibliographie)	F. A. B. ptre,	143
L'angelus de Millet	Jules Lemaître	144
L'orgueil et le désir de plaire, en purgatoire	R P. L. Bronchain	144
Biscuits à l'anis	A. Bonconseil	146
Annales de Notre-Dame du Sacré-Cœur	F. Derichemont, M. S. C.	146
Qui ? (7ième art. sur la vocation)	F. A. B.	151
Aux jeunes musiciens	152— Sympathies M. Lyonnais	154
Un morceau de pain		155

German Syrup

POUR LA CORCE ET LES POUMONS.

HEMMORRAGIE J'ai été malade cinq années durant, sous les soins des meilleurs médecins. J'ai pris une dose avec une confiance bien partagée. Le premier résultat fut aussitôt un sommeil facile. Ce n'est qu'après un jour que j'eus une nouvelle et légère hémorragie. Trois jours après, il n'y avait plus trace de sang et mes forces commençaient à revenir. Le quatrième jour, je pus me lever et prendre une nourriture solide, ce qui ne m'était pas arrivé depuis deux mois. Depuis j'ai continué à prendre des forces, et je puis sans fatigue, rôder dans la maison. On s'attendait à ma mort de jour en jour, aussi ma guérison fut-elle un grand sujet de surprise.

Donc point de doute sur l'efficacité du German Syrup qui me soulage à la première dose !

J. R. LONGHEAD, Adelaide, Australia.